



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

**Quatre femmes écrivains dans l'Aventure coloniale : Mary Kingsley, Karen Blixen, Elpheth Huxley, Gertrude Bell / Jean Sévry**  
**éd. Kailash, 2013**  
**cote : 59.373**

Utilisant largement des écrits autobiographiques et des biographies publiées en langue anglaise, Jean Sévry Professeur émérite de littérature et de cultures africaines à l'Université de Montpellier présente ici, en langue française, quatre destins de femmes écrivains qui vécurent en Afrique à la fin du XIXe et au début du XXe siècle.

Une fois de plus, le contenu d'un livre est trahi par sa "quatrième de couverture". L'intérêt du livre ne réside pas dans le caractère exceptionnel de ces destins auxquels l'historiographie n'aurait jamais donné "aucune place" ni dans la recherche des raisons pour lesquelles ces quatre femmes issues de milieux aisés auraient choisi de vivre en Afrique. Cette analyse des "aventures personnelles" a déjà fait l'objet de nombreux travaux et de films, tels le fameux *Out of Afrika* de Sydney Pollack (1985), adapté de *La Ferme africaine*, roman autobiographique de Karen Blixen, traduit du danois par Yvonne Manceron ( Gallimard 1965)

L'intérêt du livre de Jean Sévry, est plutôt d'avoir laissé entrevoir, au décours de récits le plus souvent non commentés ni soulignés, à quel point l'approche de l'Afrique par ces quatre femmes est originale et radicalement différente de celle des grands explorateurs, tels Stanley ou Cecil Rhodes, puis grands entrepreneurs, autant que des missionnaires catholiques ou protestants.

L'exemple de Mary Kingsley (1862-1900) est, à cet égard, aussi étonnant qu'instructif. Le récit complet, publié à Londres en 1897 a fait l'objet d'une traduction de Anne Hugon, publiée aux éditions Phébus. " Une Odyssée africaine : une exploratrice victorienne chez les mangeurs d'hommes. (1893-1895) Editions Phébus. 1992

Résumons : à trente ans, cette femme célibataire hérite de ses parents. Disposant alors d'un modeste pécule, elle part pour l'Afrique de l'Ouest. Elle ne prévoit aucun équipement. Elle ne possède aucun réseau d'adresses et ne parle aucune langue africaine. Mais elle ne craint pas de vivre à l'africaine, se nourrissant de mil et de patates douces.

Pour approcher des populations africaines, elle utilise les seuls moyens qui ont fait leurs preuves depuis la préhistoire. Non pas les cadeaux d'alcool ou de verroterie, mais le petit colportage et le troc : " *Aux yeux de tout le monde, écrit-elle, un commerçant a quelque-*



<sup>1</sup> Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

*chose de rassurant ... si vous leur proposez de leur vendre ou de leur acheter quelque chose, ils vous reconnaissent alors comme quelqu'un de raisonnable, comme un être humain".*

Une fois ce contact humain et presque familial établi de façon respectueuse, Mary Kingsley en vient elle-même à comprendre à quel point l'humanité vivant en forêt de façon sagace mais précaire, acquiert une aptitude à "se fondre dans le décor", à craindre la mort chaque nuit, à percevoir des champs de forces ou de résistance qui peuvent être personnalisés par des fétiches, à reconnaître et craindre l'esprit dominant des forêts. Les extraits des textes de Mary Kingsley montrent que l'acquisition de "ce flair" indispensable pour reconnaître les dangers, suppose un "désencombrement de soi".

Très différente, mais également instructive est l'approche de Gertrude Bell (1868-1926) archéologue arabisante engagée en 1916 comme agent de liaison au service du renseignement de la couronne britannique. Erudite, elle travaille pour le compte du colonel Lawrence sur les systèmes lignagiers, si utiles à connaître dans les tribus arabes, elle prêche la prudence à l'un d'eux, amour impossible dont elle reste éprise : " J'aimerais que tu comprennes que quand on voyage chez les Arabes, la plus grande qualité nécessaire n'est pas le courage, ce que beaucoup ont avancé, mais la patience." Ainsi a-t-elle appris, mieux que quiconque l'arabe et mieux que les conquérants, à "lire le désert". Dans la seconde partie de sa vie, elle se consacrera enfin à la création du musée de Bagdad.

Au total, ces deux exemples choisis parmi les "quatre femmes écrivains dans l'aventure coloniale" présenté par Jean Sévry est, bien que disparate, un livre qui peut être passionnant, malgré des longueurs sur l'enfance et les épisodes sentimentaux de ces dames. Au total, une introduction très attachante et originale à la connaissance des biographies déjà existantes ou à des analyses qui pourraient être mieux ciblées.

**Elisabeth Dufourcq**